

DADALHON Paul Gaston

baptisé à St Osmer des mines

né 5 mai 1910 Colonne Notre Dame

père ingénieur dans les mines.

tonsure 29 juin 1937

prêtre 19 décembre 1937

29 juin 1932

sous diacon 29 juin 1934

diacon 14 octobre 1934

prêtre 15 juin 1935

professeur Cambrai 1935 (S.A. 27 juillet)

curé Bouille-Mezard 29 juin 1959

(S.A. 5 juillet)

décédé à Bouille-Mezard

le 24 décembre 1977

S.A. 1974, p. 856

1978, p. 79

études à Cambrai

## Nomination dans le Clergé

---

### ZONE ANGERS VILLE

#### Secteur centre

M. Louis de la Bouillèrie, mis à la disposition du diocèse de Pontoise, est nommé au secteur, dans l'équipe presbytérale de Saint-Maurice d'Angers.

Gustave de MOULINS,  
Chancelier de l'Evêché.

Jean ORCHAMPT,  
Evêque d'Angers.

## Décès dans le Clergé

---

Mgr l'Evêque recommande à nos prières M. l'abbé Paul DARDALHON, curé de Bouillé-Ménard, rappelé à Dieu le 24 décembre, à l'âge de 67 ans.

M. l'abbé Paul Dardalhon était né à Chalonnes-sur-Loire, le 5 mai 1910. Il fit ses études au collège de Combrée, puis au grand séminaire d'Angers. Ordonné prêtre le 15 juin 1935, il fut, pendant 24 ans, professeur à Combrée. En juin 1959, il était nommé curé de Bouillé-Ménard. Depuis plusieurs années, sa santé était fragile. Sa sœur le soigna avec dévouement. Ses obsèques ont eu lieu au lendemain de Noël en l'église de Bouillé-Ménard, en présence d'un très nombreux clergé et de tous ses paroissiens. C'est l'abbé Joseph Gohier, de l'équipe Notre-Dame de Nantilly de Saumur, originaire de Bouillé-Ménard, qui a prononcé l'homélie que voici :

« *L'amour ne passera jamais...* » nous dit saint Paul

En nous voyant rassemblés si nombreux cet après-midi, nous pouvons avoir au fond de nous-mêmes cette certitude que c'est bien vrai : *l'amour ne passera jamais !* L'amour est plus fort que la mort ! C'est lui qui nous rassemble cet après-midi.

Quand j'ai appris la mort de M. le curé, j'ai écouté ce qu'il avait dit, en 1971, le jour de ma première grand-messe, car on l'avait enregistré... et, en l'écoutant, ses paroles m'ont semblé éclairer tout ce qu'a été sa vie et comment sa vie peut être, pour nous qui le pleurons aujourd'hui, comme une parole et un message de Dieu.

Il disait ce jour-là : « *la messe est toujours une fête... Aujourd'hui la fête est double, puisque Joseph célèbre parmi nous sa première grand-messe...* » Il avait ajouté : « *un nouveau prêtre c'est l'assurance que le sacrifice du Christ sera toujours assuré, que le corps du Christ sera toujours distribué, la Bonne Nouvelle annoncée, Jésus Christ présent au monde* ».

Je dirai aujourd'hui que ces quelques mots résument ce qui a été la passion de sa vie. Vous avez remarqué comment trois fois, il nomme Jésus Christ. Et c'est vrai, sa vie a été le témoignage d'une double fidélité à Jésus Christ et à l'Eglise ; comme il le dit dans son testament : fidélité à la promesse de son ordination.

Maintenant qu'il nous a quittés, sa vie devient parlante pour chacun d'entre nous. Sa vie nous interpelle : sommes-nous comme lui des passionnés de Jésus Christ, ce Jésus Christ qu'il rencontrait dans la prière et dans les autres, dans les plus petits ? Sommes-nous comme lui : fidèles à l'Eglise ?

Oui, nous chrétiens, nous prêtres, sommes-nous passionnés de Jésus Christ ? Fidèles à l'Eglise ? Fidèles à notre ministère ?

Et puis, gens de Bouillé-Ménard, nous savions bien aussi une chose : il ne faisait pas de différence entre les gens, pratiquants ou non-pratiquants, croyants ou incroyants, il nous aimait tous ; il avait sur chacun de nous quelque chose de ce que doit être le regard de Dieu, notre Père, sur les hommes : un Dieu attentif à chacun, un Dieu patient, un Dieu fidèle, un Dieu plein de respect pour l'homme, un Dieu attentif aux petits, aux malades, un Dieu proche des hommes.

A ma première messe, il avait commencé en disant : « *La messe est toujours une fête ! Toujours !* » Aujourd'hui, pour nous qui restons, la fête est triste ! Mais ce qu'il voulait dire par là, c'était qu'il était sûr que le Christ était vivant et que célébrer la messe, c'était fêter et célébrer sa résurrection. En vivant cette messe, ayons cette même foi en la résurrection du Christ !

La messe c'est aussi le plus grand merci qu'on puisse adresser à Dieu. Eh bien ! sachons, cet après-midi, remercier Dieu Notre Père, et le remercier d'abord pour Jésus Christ, qu'il nous a donné à Noël, ce Jésus qui a donné à M. le Curé la vraie joie, qui a donné à sa vie le sens le plus profond.

Remercions-le pour tout ce que M. le Curé nous a apporté aux uns et aux autres. Là, c'est à chacun de nous qu'il faudrait donner la parole : sa famille, ses amis, ses anciens élèves, ses paroissiens, vous tous.

Merci à Dieu pour tout ce que Paul nous a donné ! Pour la façon dont il a été simplement, au milieu de nous, témoin du Christ et de son évangile.

Maintenant qu'il continue d'une autre façon sa route parmi nous, que nous sachions, comme lui, prendre nos responsabilités, pour que, comme il le disait, la Bonne Nouvelle soit annoncée et que soit révélée la présence de Jésus Christ.

Paul nous connaissait tous, bien ! Aujourd'hui, au fond de notre cœur, qui que nous soyons, croyants ou non, il nous appelle par notre nom et nous pose cette question : « *Et toi où en es-tu de ta vie ?* » Il nous dit à nous chrétiens : « *Cette vie comment peux-tu encore davantage la vivre en fidélité à Jésus Christ ?* »

Joseph GOHIER.

## Quelques souvenirs de l'abbé Paul Dardalhon



L'abbé Paul Dardalhon naquit le 5 mai 1910. C'était le jour de l'Ascension. Trois jours plus tard, il fut baptisé, comme l'avaient été précédemment son frère Charles et sa sœur Marguerite, par M. l'abbé Chaillou, desservant de la chapelle Sainte-Barbe-des-Mines, chapelle aujourd'hui en ruines, près de Chalennes, au faite du coteau et de la rude rampe qui domine l'ancienne exploitation houillère dite de La Prée. Le Père de l'abbé Dardalhon était originaire du Midi. Jeune ingénieur il avait été affecté aux houillères de la Prée qui avaient compté jusqu'à sept puits. Il épousa une jeune fille de Chalennes-sur-Loire, Mlle Renou, et le jeune ménage s'installa dans l'une des tours du vaste immeuble qui appartenait à la Société

des Mines... En 1913 l'exploitation fut fermée et la famille Dardalhon dut quitter l'Anjou pour les frontières du pays breton. Elle se fixa à Soudan, en Loire-Atlantique, où le chef de famille avait été chargé par une compagnie de l'Est de la prospection du sous-sol. Le séjour y fut de courte durée : la guerre de 1914 survint ; M. Dardalhon dut quitter les siens et Mme Dardalhon revint alors avec ses enfants à Chalennes-sur-Loire. Elle en repartit en 1919, quand son mari revenu de la guerre dut s'installer, cette fois encore, en Loire-Atlantique, à Rougé, où étaient exploitées des mines de fer. Rougé était une paroisse vivante ; plusieurs prêtres, pour la plupart professeurs dans des établissements d'enseignement du diocèse de Nantes, en étaient originaires et aimaient à se retrouver à la période des vacances. Des liens d'amitié se créèrent très vite avec la famille du jeune Paul qui ne tarda pas à faire connaître son projet de devenir prêtre et, dès la rentrée d'octobre 1921, il accompagnait son frère aîné au collège de Combrée. Il y passa huit années, laissant à tous ses camarades et à ses maîtres le souvenir d'un garçon dynamique, enjoué, passablement espiègle, mais profondément pieux qui appréciait hautement les beaux offices religieux auxquels il participait en tant qu'instrumentiste ou chanteur : il était très doué pour la musique.

Son père mourut en 1928. Mme Dardalhon devenue veuve revint se fixer à Angers : c'est ce qui explique que l'abbé Paul entra non pas au séminaire de Nantes, mais à celui d'Angers, qui comptait à ce moment-là plus de deux cents élèves... Ses années de séminaire interrompues par une année de service militaire, accompli à Courbevoie au 5<sup>e</sup> R.I., se terminèrent le 15 juin 1935 par l'ordination sacerdotale que lui conféra Mgr Rumeau en même temps qu'à 32 de ses confrères de cours, parmi lesquels Mgr Guy Riobé, aujourd'hui évêque d'Orléans. Les deux jeunes prêtres célébrèrent leur première messe le lendemain, l'un après l'autre, dans l'église Saint-Joseph ; les deux familles étant voisines et ayant la chance de compter parmi elles de vrais artistes unirent leurs talents pour donner à ces deux messes plus de solennité.

A la fin des vacances, tous les deux gagnaient Combrée où leur évêque les avait nommés... Comme c'était d'usage à l'époque, l'abbé Dardalhon commença par être surveillant : un rôle souvent ingrat qui exige de

celui qui le veut bien remplir beaucoup de renoncements ; mais rôle fort important dont dépend le plus souvent la bonne marche d'un établissement. Le nouveau surveillant prit sa fonction à cœur, il sut rapidement s'attacher les élèves par son dévouement à leur service : sa gaieté, son amour du sport, son goût pour la musique qu'il essayait de leur inculquer, au cours de loisirs bien organisés, avaient fait de lui un « pion bougrement sympa » que personne n'aurait voulu peiner...

Hélas, en 1939, ce fut la mobilisation et l'abbé Paul rejoignit son ancien régiment. Il avait le grade d'adjudant... Faisant partie de la génération qui avait connu les joies jamais renouvelées de l'armistice de 1918, il était plein d'enthousiasme. Proposition lui fut faite d'entrer dans un corps franc. Il accepta volontiers... et bien souvent dans la suite il aimait à évoquer les aventures que lui avait valu son volontariat, en particulier 57 nuits de patrouille sur le front de l'Est, durant ce que certains dans des zones bien tranquilles appelèrent la drôle de guerre. Il reçut la croix de guerre avec étoile de bronze à la suite de cette citation : « *Volontaire pour faire partie du groupe franc du régiment, s'y est distingué en février et mars 1940 comme chef entraîneur d'hommes et exécutant courageux. A pris par la suite le commandement d'une section de F.V. dont l'officier avait été mis hors de combat et s'y est affirmé comme un chef de premier plan, les 9 et 10 juin 1940 au cours de rudes combats menés sur l'Aisne, La Retourne et La Suippe. A obtenu le rendement maximum de sa section* ».

Hélas ! Notre ami connut lui aussi la tristesse et l'humiliation de la défaite. Prisonnier il fut interné à la forteresse de Doullens et affecté par la suite à une équipe agricole à Thièvres, dans le Pas-de-Calais. Au cours des heures douloureuses qu'il avait traversées, comme tant et tant d'autres au début de sa captivité, il n'avait jamais accepté de se séparer d'un séminariste angevin, Joseph Maignan, qui un jour lui avait demandé de le laisser mourir tellement il était à bout de forces. L'abbé Paul l'avait ce jour-là chargé sur ses épaules, en dépit de son épuisement lui aussi, et avait obtenu pour lui un traitement plus humain. Un jour, il décida de fausser compagnie à ses geôliers. C'est accompagné de l'abbé Joseph Maignan qu'une belle nuit il parvint à Angers. Mais, bien entendu, ni l'un ni l'autre n'étaient en règle avec l'occupant et ils durent quitter la maison familiale, au prix de quelles difficultés, pour gagner la zone libre. Un ancien de Combrée, M. l'abbé Max Lemoine, prêtre de Saint-Sulpice, accueillit ses compatriotes de l'Anjou, les présenta à Mgr Gerlier alors archevêque de Lyon. L'abbé Paul fut nommé vicaire à Givors et l'abbé Joseph fut accepté au séminaire de Lyon. En 1943, le séminariste était ordonné prêtre à Annecy par Mgr Cesbron : notre confrère y représentait les membres de la famille et les amis restés obligatoirement en Anjou.

Quand les Allemands eurent franchi la ligne de démarcation, l'abbé Dardalhon revint à Combrée où il y avait pénurie de surveillants et de professeurs. On devine avec quelle joie le revenant fut accueilli. Tout autre que Paul Dardalhon aurait pu dire sa déception à la suite de ce qui lui était demandé après l'odyssée qu'il venait de vivre. On lui demandait de reprendre un poste de surveillant avec tout ce qu'il comportait à l'époque, y compris la surveillance d'un dortoir au milieu duquel il couchait. Avec cela il devait assurer des heures de cours en différentes classes : mathématiques, instruction religieuse, répétitions de chants deux fois par semaine, préparation des offices chantés en grégorien ; et lorsqu'un confrère ne pouvait assurer son service, pour raison de santé ou autre, on entendait facilement la suggestion suivante : « Si l'abbé Dardalhon n'est pas pris ailleurs il assurera bien le remplacement ». L'auteur de ces lignes n'a pas souvenir d'avoir essayé une seule fois un refus...

Vint le 6 juin 1944, débarquement des Américains en Normandie. Ce fut le départ précipité des élèves. Il en resta une quarantaine qui ne purent regagner leur famille. Il fallut s'organiser pour que tous n'aient pas trop à souffrir de la séparation des familles qui dura jusqu'à la fin d'août. C'était une époque où on ne parlait jamais de contestation, de revendication, de concertation, d'esprit d'équipe, nous n'avions pas de réunions syndicales ! Le dialogue entre confrères était facile, nous avions en la personne de M. le chanoine Pinier un supérieur profondément aimé, qui demandait parfois beaucoup, mais auquel on était heureux de faire plaisir, et, ensemble, nous éprouvions une vraie joie de nous consacrer à l'éducation de jeunes pour laquelle des parents nous avaient fait confiance. Les élèves qui ont passé à Combrée les vacances de l'été 1944 en reparlent toujours avec émotion et avec quel plaisir ils évoquent leur rapatriement (effectué dans quelles conditions) ! au lendemain de la libération de Paris.

Vint ensuite la rentrée d'octobre 1944. L'abbé Dardalhon cumulait encore les charges, mais nous nous sentions plus libres et nous pensions au retour de ceux d'entre nous qui attendaient le retour à la liberté derrière les barbelés. Quand ils reviendraient il faudrait les accueillir comme ils le méritaient, leur montrer toute notre affectueuse sympathie et, comme pour Paul Dardalhon il n'y avait pas de fête sans musique, il remit en état, non sans peine à l'époque, les instruments de l'harmonie ; les premières répétitions commencèrent... Au retour des prisonniers c'était du délire. Chaque arrivant était attendu à l'entrée du bourg, tous les maîtres et les élèves de la maison étaient là. Le défilé était magnifique et notre ancien adjudant de corps franc était largement récompensé. Quel plaisir de saluer le drapeau, de voir toute une jeunesse défiler impeccablement derrière la musique qui jouait « Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine », « Les Allobroges », « La marche de la 2<sup>e</sup> D.B. »...

Enfin la vie redevint plus calme, l'effectif du corps enseignant redevenait normal. L'abbé Dardalhon était moins écrasé par ses multiples tâches souvent matérielles, du moins apparemment. Sa piété lui valut de se voir charger des religieuses du collège : elles étaient nombreuses jadis au collège les sœurs de Sainte-Marie de Torfou qui nous avaient connus, certaines du moins, tout enfants au collège : elles avaient séché nos larmes au soir des rentrées de vacances de Noël quand la grande maison pas chauffée nous paraissait si triste. A cette aumônerie des religieuses il ajouta bientôt la charge de vicaire auxiliaire à Noëllet : un ministère qui lui plut beaucoup, d'autant plus que, là encore, il put faire profiter les jeunes de ses talents de musicien : chorale et fanfare purent largement apprécier ses services et, aujourd'hui encore à Noëllet, on a plaisir à évoquer le souvenir de M. l'abbé Dardalhon.

C'est en 1959 qu'il fut nommé curé de Bouillé-Ménard, une paroisse qui lui convenait. Tout au long de sa vie sacerdotale ce prêtre souhaita que chacun fût un apôtre de la charité, de l'unité. Il souffrait profondément de tout ce qui divisait, heurtait les personnes. Il voulut qu'à Bouillé règne entre tous ses habitants une parfaite entente entre tous, croyants ou incroyants, pratiquants ou non. Il y parvint par sa ténacité, sa bonté, son dévouement. Il a été dans sa paroisse, comme le disait M. le maire lors du dernier adieu au cimetière « *un rassembleur et un homme d'union* ». La presse et la Semaine Religieuse du 31 décembre ont donné le compte rendu de ses obsèques dans une église trop petite pour contenir la foule émue qui s'y pressait. A la sortie de la cérémonie, bien des yeux étaient embués de larmes et j'ai entendu près de moi cette parole : « *Nous venons de perdre un saint prêtre : que Dieu veuille nous le remplacer par un semblable* »... c'est bien le plus bel éloge que l'on puisse entendre prononcer.

G. L.